

Un autre débarquement était possible, et souhaitable...

*De L'Action française racontée par elle-même, d'Albert Marty
(Nouvelles Editions latines, pages 403/404) :*

«Maurras lui répondra qu'on pouvait fort bien combattre l'idée d'un débarquement en France, avec tout ce qu'il entraînerait de ruines dans notre pays, sans pour cela faire le jeu de l'Allemagne. « Vous parlez – répliqua-t-il au juge – de la mise hors d'action de la Résistance. Cette Résistance, elle était aussi forte et plus forte peut-être de notre part que de la part de nos accusateurs. Nous cherchions seulement une formule de résistance qui fût la moins coûteuse et la moins onéreuse pour le territoire et la population de la France. » La victoire sur l'Allemagne – expliqua Maurras – pouvait être acquise plus vite en attaquant sur d'autres points que la Normandie et la Provence.

Le directeur de l'Action française voyait clair et pensait juste. La victoire du Garigliano, ouvrant la route de Vienne et de Berlin, permettait d'atteindre le but désiré. Le général Juin, approuvé par le général Clark, avait conçu un plan admirable que le général Chambe, historien de la campagne d'Italie, expose ainsi : « La plaine du Pô serait atteinte presque sans combat, envahie, dépassée. Se flanc-gardant sur les Alpes à l'ouest et au nord, les armées alliées glisseraient par le vieux seuil millénaire d'invasion de l'Europe Centrale, le seuil de Vénétie, pénétreraient en Moravie, en Hongrie, en Autriche, donneraient la main aux forces yougoslaves, aux partisans opprimés de toutes les nations qui attendaient leur délivrance, les Roumains, les Tchèques, les Autrichiens. Elles entreraient les premières à Budapest, à Vienne, elles feraient leur jonction, plus à l'est, sur les Carpathes avec les armées russes et foncraient sur Berlin par Prague, par le quadrilatère de Bohême, ce fer de lance géographique dardé de toute époque dans le ventre de l'Allemagne. C'est par là qu'était morte l'Allemagne de 1918, c'est par là que devait encore mourir celle de 1944. Car, sur ce front, Hitler ne se gardait pas mieux que ne s'était jadis gardés Lüdendorff et Mackensen. »

L'avantage de cette manœuvre était considérable pour nous.

«La future campagne de France, avec son double débarquement au nord et au sud (débarquements si pleins d'aléas), devenaient inutiles – écrit le général Chambe. Menacé par l'irruption des armées déferlant en Bohème, l'ennemi serait contraint d'évacuer la France sans combat, de se retirer précipitamment sur le Rhin. La France, si souvent éprouvée, échapperait, pour cette fois, aux horreurs et aux destructions de la bataille. Arriver par le sud, c'était tourner et prendre à revers à peu de frais toutes ces défenses formidables, patiemment et ingénieusement aménagées par les Allemands. Que de temps gagné ! Que de peine et d'efforts évités ! Que de vies humaines économisées ! Oui, à la vérité, cette grande bataille d'Italie, déjà perdue par l'ennemi, Rome conquise, les divisions de Kesselring écrasées, tout cela prenait une importance immense et devait, bien exploité, conduire à une défaite décisive de l'Allemagne. Telle était la pensée du général Juin et de l'état-major français de l'armée d'Italie. » (1).

Une telle conception stratégique rejoignait les pensées de Charles Maurras. L'éminent écrivain, quand il la connut, exprima son admiration pour un tel plan et ses regrets qu'il n'ait pas été pris en considération par les chefs politiques alliés.

Ses écrits touchèrent le général Juin, devenu maréchal, qui, le 25 avril 1965, écrivit au directeur des Cahiers Charles Maurras : « Cher Monsieur, vous avez eu la gentillesse, le 25 février dernier, de m'adresser un exemplaire des Cahiers Charles Maurras et un exemplaire de son œuvre « Le Guignon français » en me signalant les pages où l'auteur a bien voulu rendre hommage à ma lucidité et à ma façon de conduire la guerre contre les Allemands. Croyez bien que je suis extrêmement sensible à un tel hommage qui m'honore grandement, étant bien convaincu, comme vous-même, que Maurras, cet infatigable lutteur, n'eut jamais d'autre préoccupation que la grandeur de la patrie. En l'espèce, l'éloge me concernant ne se rapportait qu'à une opinion classique d'invasion par la voie danubienne en débouchant de l'Italie péninsulaire, opinion que j'eusse voulu faire partager à nos alliés, qui ne s'entendaient pas sur la direction générale à suivre... » (2).

Le vainqueur du Garigliano ne désapprouvait pas l'action de Maurras pendant la deuxième guerre mondiale. Il la comprenait « La France seule, répétait Maurras, ne penser qu'à la France. » Le maréchal Juin reconnaît : « Cet infatigable lutteur n'eut jamais d'autre préoccupation que la grandeur de sa patrie. »....

- (1) : René Chambe, ***La bataille du Garigliano. De Cassino à Rome***, pages 396/397, Préface du Maréchal Juin, Flammarion, 1952.
- (2) : ***Maurras vu par Juin***, VIIIème numéro des ***Cahiers Charles Maurras***, cité par ***Aspects de la France*** du 2 février 1967.